

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46953

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

männlichen Geschlechtsprivilegs bedeutet. Kann die Autorin mit dieser These vollständig überzeugen, sind gewisse Zweifel an den Kernaussagen der beiden folgenden Beiträge von Susanne TOPPE und der Mitherausgeberin Olivia HOCHSTRASSER angebracht. In beiden geht es um das alte Thema der Sozialdisziplinierung und der zunehmenden Staatsintervention im Rahmen der *policey* spätabsolutistischer Regime. Wenn Mütter zum Stillen angehalten und ihnen Maßregeln für die Aufzucht von Kindern gegeben wurden, und auch wenn sich armenpolizeiliche Maßnahmen in erster Linie auf die weibliche Unterschicht bezogen und diese in besonderem Maße mit moralisierenden Kategorien belegt wurde, bedeutet dies zwar unbestreitbar den Versuch zur besseren »Einpassung« in die entstehende bürgerliche Gesellschaft; es war indes kein Vorgehen, das ein Ausnahmerecht gegenüber Frauen konstituiert hätte. Die »liederlichen« jungen Frauen des Karlsruher *Dörfles*, von denen Hochstrasser zu berichten weiß, waren unendlich frei und selbstbestimmt, vergleicht man sie mit ihren männlichen Partnern, den Soldaten. (Junge) Männer unterlagen gerade in dieser Zeit einer viel rigoroseren (Sozial-)Disziplinierung, als sie gegenüber Frauen je hätte zur Anwendung gebracht und durchgesetzt werden können.

Mit einem Beitrag von Dietlind HÜCHTKER zur Debatte über die Präsenz von Bordellen in Berlin in der ersten Hälfte des 19. Jhs. wird dieser instruktive und wegen seiner unbedingten Quellenorientierung kenntnismehrende Band beschlossen. Es ist ihm eine weite Verbreitung und eingehende Rezeption zu wünschen.

Klaus-Jürgen MATZ, Mannheim

Jürgen Voss, Jean-Daniel Schoepflin (1694–1771). Un Alsacien de l'Europe des Lumières, Bar-le-Duc 1999, 386 p. (Publications de la Société Savante d'Alsace, collection »Recherches et Documents«, 63).

Cet ouvrage est la traduction (de Bernard ROLLING) de la thèse de Jürgen Voss (»Universität, Geschichtswissenschaft und Diplomatie im Zeitalter der Aufklärung«, Wilhelm Fink, Munich 1979). Sources et bibliographie remplissent 32 p., l'index 20 p., les annexes documentaires 6 p. (dont l'immatriculation à l'Université de Strasbourg de 1720 à 1790, les indications sur la situation financière de Schoepflin, la liste des cours du professeur Koch, successeur de Schoepflin à l'École des Diplomates de Strasbourg, autant de sujets capitaux). Le texte proprement dit comporte quelque 320 p. de bonne présentation, avec en couverture un portrait de Schoepflin particulièrement révélateur.

Il était grand temps que l'ouvrage majeur de notre éminent collègue Voss soit enfin, avec 20 ans de retard, accessible au public français non germaniste. L'on connaît l'inlassable activité de Jürgen Voss, dont témoigne en particulier la bibliographie page 356, l'acribie avec laquelle il a toujours fait le tour exhaustif de ses sources, sa profonde connaissance de l'histoire de l'Allemagne méridionale de l'époque moderne – comme de la France de l'Est – ne serait-ce, par exemple qu'à propos de Madame, la princesse palatine. J. Voss est le découvreur attiré de tant de sources originales, dont une partie de la correspondance en français, partie inconnue encore, qui est l'un de ses prochains sujets de publication.

Avec Schoepflin, il nous offre un tableau synthétique de l'un des hommes les plus représentatifs, les plus intéressants de l'Europe des Lumières (ou de l'*Aufklärung*?, doute permis par l'utilisation des deux mots différents dans la version originale allemande, et la traduction française). Ce qu'illustre de manière saisissante la révélation que constitue l'analyse de l'École des diplomates liée à l'Université – luthérienne – de Strasbourg, cas unique et très particulier dans l'université française du XVIII^e siècle. L'existence de cette école n'était certes pas entièrement ignorée – surtout de l'historiographie allemande. Il n'en existait pourtant pas de synthèse, la documentation subsistante étant très lacunaire, et les études fragmentaires formant plutôt des pierres de gué qu'un ensemble vraiment cohérent. J. Voss

en donne, en quelques pages très denses (p. 144–170) la première vision d'ensemble. Quel est donc ce premier acquis?

Il s'avère d'abord que les listes d'immatriculation de l'Université de Strasbourg sont loin de donner un aperçu suffisant du nombre réel d'étudiants qui ont suivi les cours de l'école des diplomates. On le soupçonnait. J. Voss en apporte la preuve. Ce qui veut dire que l'influence, le rayonnement de l'école sont de loin supérieurs à ce que l'on pensait. J. Voss énumère la longue liste des futurs diplomates russes, autrichiens, du Saint-Empire, voire hollandais, même anglais, et, naturellement français (comme les deux frères Gérard de Rayneval – alsaciens, premiers commis du secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères, au destin diplomatique révolutionnaire mouvementé). C'est dire que la diplomatie européenne de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, de la période révolutionnaire, voire même napoléonienne repose largement, mais dans des proportions qu'il reste à déterminer (si c'est possible) sur les bases fournies par l'enseignement d'abord de Schoepflin lui-même, mais aussi (et peut-être plus encore) de son successeur Koch, dont nous possédons, dispersé aux quatre coins de la France, voire d'Allemagne, le texte des cours. Trace de survie prolongée: les analyses du ministère de la Marine de la Restauration utilisent exactement les mêmes critères d'appréciation de puissance que ceux de l'Ecole des diplomates (et qui, correspondant bien aux critères de compréhension développés dans *»Vergangene Zukunft«* par le professeur Reinhardt Kosselleck, p. 30–61, ce à propos de la politique de Frédéric II de Prusse et la partition polonaise). Influence unique, nettement supérieure aux écoles possiblement concurrentes: Halle, Leipzig, et la plus illustre entre toutes, Göttingen. Ces universités étaient nettement plus orientées vers la formation de *»Beamten«*, donc d'administration interne. Ces quatre universités expliquent en partie pourquoi il a été si facile à de hauts fonctionnaires danois, prussiens, voire autrichiens, de passer du service d'un souverain à un autre. Schoepflin en est d'ailleurs lui-même un cas très particulier.

La datation des débuts de l'école des diplomates est incertaine. L'émergence institutionnelle à l'intérieur d'une université de Strasbourg partiellement réticente se situerait au début de la décennie de 1750, avec l'apogée vers 1770. Car le successeur de Schoepflin, Koch, n'était pas professeur d'université, et a eu beaucoup de mal à se faire accepter comme tel par ses collègues strasbourgeois – et non moins par une partie du magistrat de la ville. Chanson connue: tout succès entraîne, ipso facto, les plus basses des jalousies et les plus prétentieuses des volontés (parasites) de remplacement. Le vague de l'émergence à la reconnaissance officielle souligne – et s'explique – par la très forte personnalisation des modes de formation et d'éducation pratique des princes et d'une partie de la haute noblesse (surtout dans le Saint-Empire, où cette noblesse avait à jouer des rôles politiques importants). J. Voss en fait remonter les prémisses au grand érudit – éducateur que fut Conring. Que cet homme politique (car il le fut) de grande envergure eût été au service de la dynastie des Brunswick-Wolfenbüttel ne relève certes pas du hasard. Je pense que l'on peut aller plus loin et remonter plus encore dans le passé. Le programme de formation de l'école des diplomates ressemble *»furieusement«* à celui des *»Kavalierstouren«* des XVI^e–XVII^e siècles, voire, plus surprenant encore, de nombre de guides de voyages, véritables manuels d'espionnage intelligent y compris ceux de la fin du XV^e siècle (cf. les journaux de voyage des Dönhoff). Ceux-ci incorporaient aussi bien les considérations militaires que les considérations *»administratifs«* – surtout juridiques – que des estimations de puissance politique réelle. Car nous sommes – et J. Voss le souligne fortement, dans le domaine du préceptorat principalement des jeunes nobles (mais pas exclusivement, comme le démontre le préceptorat de Wieland en Suisse, au service du patriciat bernois). L'école des diplomates est prolongation, systématisation, généralisation, de ce que la pratique préceptorale à son plus haut niveau offrait de plus dispersé (tels les manuels de formation préceptorale de tel ou tel collège ... de la Silésie de la première moitié du XVIII^e siècle). Il me paraît possible que Schoepflin ait eu vent des méthodes de l'école des diplomates de Torcy, supprimée par l'abbé Dubois en 1720. L'école

des diplomates de Strasbourg – la première »grande école« française, ancêtre lointain de l'E.N.A – est issu de cette pratique.

L'analyse de l'école des diplomates n'est que l'un des aspects, multiformes, de ce très beau livre, si suggestif. Emergent enfin les contours de la personnalité de celui qui fut l'un des membres les plus en vue de l'Europe de »l'Aufklärung« (en fait de la »première« *Aufklärung* de la première moitié du XVIII^e siècle). Issu de milieux bien modeste de petits »Beamten« locaux badois, hissés sinon au »top« des cercles décideurs, du moins de celui de leur environnement le plus immédiat, Schoepflin est le cas exemplaire d'une ascension sociale fulgurante. Cas unique, comme le semble penser J. Voss? Il me semble que, sans nécessairement disposer d'une »vitesse ascensionnelle« aussi exceptionnelle, d'autres peuvent parfaitement s'y comparer: ainsi J. Voss pose – c'est le propre des bons livres – de multiples questions du pourquoi de ces réussites (Nicolai en Russie ... entre bien d'autres). Le mystère de la montée de ces »petits« demeure toujours, en histoire, mal exploré. Nul ne pouvait d'emblée soupçonner en ce petit Badois, en cet enfant, en cet adolescent, tant de virtualités. Né en 1694, son destin (et la notoriété) sont plus ou moins assurés dès les années 1720–1725. Ce jeune homme s'est imposé très tôt. En dehors d'une grande aisance de comportement, il est d'une remarquable aptitude à la séduction intellectuelle. En historien prudent, Jürgen Voss n'en dit pas plus long. L'ascension sociale par l'Université (celle de Bâle d'abord, de Strasbourg ensuite) n'est pas fait si singulier, au XVIII^e siècle, qu'on ne le dit, mais demeure à ce degré, relativement rare. Quand elle ne se fait pas tout autant contre l'Université. Intervient donc ici la »personnalisation« des ascensions sociales. Max Weber a fait sentir – a du moins soutenu – que le progrès étatique, militaire et administratif s'est instauré par la »bureaucratisation« c'est-à-dire par la dépersonnalisation à la fois des procédures et des hiérarchies comme aussi par »l'anonymisation« (si je puis ainsi dire) des chaînes horizontales et verticales des décideurs. Il me semble cependant, à lire la biographie de Schoepflin de Jürgen Voss, plume à la main, que s'impose l'évidence de l'existence de la formation personnalisée de réseaux d'influence, de toiles de relations beaucoup plus »individualisées« que ne le semble dire Max Weber. Schoepflin a pu, certes, se glisser à l'intérieur de l'une et de l'autre de ces chaînes imbriquées les unes dans les autres. Il a su s'en créer rapidement les siennes propres, tout en n'entrant pas en concurrence, mais en symbiose avec les existantes. C'est une véritable toile d'araignée, mais d'araignée prudente, non phagocytante. Ce à quoi l'expression de »République des Lettres«, au sens traditionnel du terme, ne semble y répondre que très partiellement. La dénomination, forgée au XVI^e siècle ne recouvre qu'une partie de la réalité: la plus visible, mais pas nécessairement la plus efficace. Schématiquement (beaucoup trop sans doute) je suis tenté – toujours à la suggestion fine et discrète de Jürgen Voss, d'y voir, dans le cas de notre héros (ou héraut?) la superposition, l'interconnexion progressive, peut-être dans ses débuts tâtonnants, de six types de réseaux. Schoepflin est certes, d'abord »boîte aux lettres« – l'une des multiples boîtes à lettres érudites, à la manière d'un père Mersenne du siècle antérieur. La différence majeure est qu'avec le développement postal – et la multiplication des savants – ces boîtes à lettres sont, au XVIII^e siècle beaucoup plus nombreuses. Mais Schoepflin est bien plus que cela.

Quels pourraient être ces six types de réseaux? Monté en puissance intellectuelle et sociale par l'Université – s'entend les rhénanes – le professeur, de tout temps, a été et se trouve être le centre d'un cercle informel construit par, et au prix, de lentes, administratives et patientes amitiés personnelles. Ce que j'appellerais le »réseau préceptoral«. Il joue en une double »détente« sur le public des cours officiels et publics comme sur le réseau »de confiance réciproque« fondée sur les conversations familières. Phénomène typiquement d'Europe centrale, hollandais, en partie anglais. Que l'on songe à la Cour de Weimar avec Wieland, Herder et Goethe. Or les étudiants, parce qu'ils appartiennent aux élites en place, deviennent un jour puissants; d'aucuns, comme de nos jours, peuvent s'avérer reconnais-

Le deuxième réseau est plus délicat à analyser; il est nécessairement fragmentaire puisqu'il est constitué par et dans les rapports avec les maîtres et les collègues. Oserais-je le nommer le réseau »professoral«? Schoepflin en a profité à Bâle. Qui dira jamais d'ailleurs le rôle, si mal connu sinon par fragments chronologiques, de la »Mater Alma basiliensis« au fil des siècles? Comme de nos jours, ces liaisons sont particulièrement efficaces en matière de droit, celui-ci pouvant aboutir à la politique administrative. C'est que le droit est, depuis 1648, instrument diplomatique »international« – ce qui est un truisme – et donc »instrumentalisé« à l'échelle de l'Europe dont il est l'un des éléments essentiels. Ce jusqu'à la Révolution française. Or la notoriété ainsi acquise, du fait même du »consensus optimorum« se paie, et parfois très cher, tant en termes d'abord de »notoriété« qu'ensuite d'argent (occasionnel d'abord), que de »pouvoir«. C'est le réseau de spécialistes »politiques« permettant l'accès – variable – aux puissants du temps, aux puissants du jour.

Troisième cercle (non nécessairement concentrique): Schoepflin est – et Jürgen Voss a raison d'y insister – juriste et historien. Le juridique et l'historique sont deux éléments essentiels de l'éducation des princes comme des élites non seulement politiques, mais sociales. Parmi eux ce que je dénommerais les »élites décideurs«. L'on se trouve donc aux deux bouts de la chaîne éducative–politique: l'étage premier étant le préceptorat doublé en notre cas de cours publique; l'étage final étant représenté par la ... renommée de spécialistes juridiques et historiques (étage final, puisque l'histoire est censée éviter les tâtonnements de l'apprentissage du pouvoir et le droit les règles d'exercice international des pouvoirs). Là encore l'on débouche avec Schoepflin sur des amitiés, et ce à deux niveaux: celui des souverains (fussent-ils collectifs comme dans les Pays-Bas); celui aussi des ministres et de leurs décideurs »réels« du sommet des »administrations«: diplomates, premiers commis français, directeurs prussiens et autrichiens.

Quatrième cercle. Que Schoepflin fasse partie de la République des Lettres va de soi. Car les réseaux de l'érudition juridique et historique – du droit appliqué – sont à la fois marginaux à la République des Lettres proprement dite des écrivains comme composante essentielle. Or une bonne partie du drame de l'histoire culturelle et donc politique de l'Europe moderne réside dans la perte d'influence politique directe des humanistes. Schoepflin est l'un des modèles d'un nouveau, et trop rare type »d'intellectuel« engagé dans la pratique politique à des niveaux différents les uns des autres. Ce qui, peut-être, est bien plus efficace que les prétentions des humanistes du XVI^e siècle (encore qu'il en a existé de très pragmatiques). Il a créé une espèce de stratégie personnelle de plus en plus consciente, et comme toute stratégie efficace, modulable, adaptable aux circonstances. Son successeur Koch semble avoir été beaucoup moins libre aux environs. La chose lui a été facilitée par la situation internationale de Strasbourg. La ville a retrouvé, mais d'autre manière, son rayonnement du XVI^e siècle. Le français y est langue et des élites locales et de l'école des diplomates; s'y ajoutent le rayonnement de l'Université luthérienne, celui de ses salons. C'est, en dehors de Paris, phénomène unique en France (Nancy mis à part) et phénomène loin d'être généralisable, même dans le Saint-Empire. Strasbourg est partie prenante de »l'Empfindsamkeit« comme du »Sturm und Drang« avec les Herder, Goethe, Lenz, Jung-Stilling, L. Wagner ou F. Müller. Parallèlement, l'art français du XVIII^e siècle y donne quelques-uns de ses fruits les plus savoureux, tremplin, ici encore, vers le Saint-Empire.

La réussite de Schoepflin est aussi d'ordre financier. Si elle est évidente, elle n'est pas mesurable, car les documents concernant son patrimoine sont peu nombreux. J. Voss nous offre (p. 321) les quelques éléments qu'il a trouvés, au prix d'une longue patience. Il est des revenus fixes (traitement de professeur, pensions annuelles à vie); il en est d'occasionnels, en partie renouvelables, comme les discours prononcés à l'occasion de l'anniversaire de Louis XV. Rappelons en outre que Schoepflin est devenu professeur en 1720, à l'âge de 24 ans, ce sur la base d'un traitement de 1200 thalers. Il est, en outre, chanoine de Saint-Thomas. Quoique fragmentaires, ces sommes me semblent, surtout à partir de 1737, équivaloir à

quelque 5400 livres ce qui, au denier 20 (= 5 %) représenterait un capital théorique d'un peu plus de 100 000 livres. Or il s'y ajoutent les gratifications, les émoluments et autres honoraires du «consultant» des Provinces-Unies, de Hesse-Darmstadt, récompenses par nature ponctuelles dont on ne peut connaître l'importance réelle, qui a dû être non négligeable. De la minutieuse quête de J. Voss se dégage l'impression de deux lacunes irrémédiables: a) de quelle nature a été, exactement, la protection qui a permis l'ascension du jeune homme? b) l'état de sa fortune? L'histoire n'est jamais que mosaïque à jamais incomplète.

Il a fallu une grande confiance des décideurs français pour que Schoepflin, ce luthérien, ce professeur d'université (ce qui, sous l'Ancien Régime, est loin d'être nécessairement une recommandation) puisse faire partie de la diplomatie française, certes non de manière permanente et officielle, mais auquel on a recours pour des missions discrètes, parfois, comme le voyage en Angleterre, à la limite de l'espionnage politique. Il lui est même arrivé de devenir l'intermédiaire entre des états extérieurs pour lesquels il était particulièrement bien placé (Bade, Hollande, Darmstadt).

Au total, ce beau et riche livre ne peut manquer de susciter comparaisons et réflexions. Schoepflin est d'abord l'homme d'une région. Il est le premier à imposer, en dehors de l'administration française, l'idée scientifique d'une province homogène, au destin propre, unifiée. Son histoire d'Alsace est orientée en ce sens. Accompagnant les politiques, Schoepflin place le problème sur le plan intellectuel. Mais tout ceci sous le contrôle des intendants et de Versailles: J. Voss montre comment il a tissé les liens avec les clans de la Cour et les organismes d'Etat. Il est cependant aussi, en même temps, l'un de ces hommes qui ont tenté, ce sur la base des traités des Westphalie, de créer les liens pratiques permettant, suivant l'heureuse expression de Thomas Hobbes, de délivrer hommes et Etats de «sa nature de loup». On ne dira jamais assez combien ces traités de Westphalie, en dépit de toutes leurs imperfections, ont constitué la référence de base du comportement étatique et diplomatique de «l'Europe des princes» – ce jusqu'à la Révolution. Ils sont la base et le fondement auxquels l'on se réfère. Ils ont permis de ne plus se comporter entièrement, entre Etats, «en posture de gladiateur». Schoepflin, ce Badois devenu, après et avec d'autres, Français et Alsacien, l'un de ces médiateurs entre l'Europe centrale et l'Europe de l'Ouest, entre une France «centralisatrice» (relativement, et bien moins qu'on ne le dit) et ce Saint-Empire infiniment moins déliquescents qu'on ne l'a prétendu, si riche en virtualités comme en réalisations. De quoi rectifier les jugements rapides d'une historiographie nationaliste méprisante du XIX^e siècle, et même d'une large part de celle du XX^e siècle. Unifier dans la diversité...

On n'en finirait pas de commenter longuement ce beau texte, d'en explorer les développements possibles les pistes indicatives d'un livre qui en vérité, «explose littéralement» en une richesse par moments trop discrète. Ce à l'image d'un Schoepflin luthérien, universitaire, agent de l'Etat français, membre de la «République des Lettres», mais intégré dans l'Europe, ou plutôt la «république des princes», c'est-à-dire d'une république qui ne fut pas exclusivement de Lettres, ou d'*Aufklärung*. Schoepflin est encore diplomate, historien, juriste, soit une certaine manière, en sa diversité, d'être européen, et de la bonne manière. Demeure le fait essentiel: Schoepflin en systématisant les enseignements préceptoraux de formation des élites politiques, a fondé les «Sciences politiques» comme matière d'enseignement collectif. Ce qui l'intéresse, me semble-t-il, c'est non la pratique gouvernementale interne, mais la pratique inter-étatique. Et ce n'est pas la moindre de ses multiples originalités. La politique apprise par les gens de pratique... Ce en quoi, il me paraît bien supérieur, en sa modeste, à tant de tentatives antérieures et ultérieures. Jürgen Voss nous a composé de la même manière, prudente, une mosaïque qui ne cache jamais les inévitables lacunes de documentation, réussit, à petites touches successives, à restituer l'image d'un homme multi-acteur, au service, me semble-t-il, de l'idéal très pragmatique d'une finalité modeste et simple, et pourtant si difficile à réaliser: faire vivre ensemble par l'éducation politique des élites, les diverses composantes de l'Europe princière. C'était une certaine manière d'être européen. L'on attend avec

impatience la publication par Jürgen Voss de la partie subsistante de la correspondance de Schoepflin. Elle ne manquera certes pas d'intérêt autant que de tant d'autres correspondances, et nul n'en est plus qualifié que Jürgen Voss.

Jean MEYER, Paris

Elisabeth BADINTER, *Les passions intellectuelles. I: Désirs de gloire 1735–1751*, Paris (Fayard) 1999, 544 S.

Das neue Werk von Elisabeth Badinter ist eine intellektuelle Mentalitätsgeschichte des 18. Jhs., die sich mit der Herausbildung des individuellen wissenschaftlichen Ehrgeizes befaßt. Badinter stellt einen engen Zusammenhang zwischen der Geburt des französischen Intellektuellen seit der Mitte des 18. Jhs. und dem damit verbundenen Streben nach akademischem Ruhm und öffentlicher Anerkennung her. Der Ruhm, zu dem ein Wissenschaftler gelangen konnte, war nicht nur das direkte Abbild seiner wissenschaftlichen Leistung, sondern hatte ganz entschieden mit seinem persönlichen Charakter zu tun. Die Übereinstimmung verschiedener Einflußfaktoren war von ausschlaggebender Bedeutung, um der Nachwelt in Erinnerung zu bleiben. Inszenierungsstrategien waren dabei für eine spätere Kanonisierung des eigenen Werkes ebenso wichtig wie die wissenschaftliche Höchstleistung selbst. Voltaire ist dafür wohl das markanteste Beispiel.

Im Mittelpunkt der Studie stehen typische Wissenschaftskarrieren des 18. Jhs., die die schwierige Etablierung auf dem Pariser »Wissenschaftsmarkt« im Spannungsverhältnis von Leistung, Macht und Ehrgeiz widerspiegeln. Die Vf.in analysiert dieses Zusammenspiel von charakterlicher Disposition, wissenschaftlicher Innovation und öffentlicher Reputation. Das äußerst lebendige Bild einer kurzen Zeitspanne von nur zwei Jahrzehnten entsteht vor allem durch die Darstellungsweise der Autorin, die ihrem Gegenstand mit leichter Hand aktuelle Bezüge abzugewinnen vermag.

Wir schreiben das Jahr 1735 und beobachten den Beginn der wissenschaftlichen Laufbahn des bretonischen Mathematikers Pierre-Louis Moreau de Maupertuis in Paris. Wir begleiten ihn bis 1751, dem Jahr, da er sich als Präsident der Berliner Akademie der Wissenschaften etabliert haben wird – nach einem steinigem Profilierungsweg mit mehr Niederlagen als Triumphen. Die Vf.in geht in kleinen chronologischen Schritten von zwei bis drei Jahren vor. Dadurch gewinnt die Darstellung an Präzision, und gleich einem intellektuellen Seismographen wird den unterschiedlichsten Erschütterungen, Veränderungen und Entwicklungen in der Wissenschaftslandschaft Rechnung getragen.

Es war die Epoche, in der die Pariser Akademie der Wissenschaften in zwei feindliche und unversöhnliche Lager gespalten war: die Anhänger Descartes' und die Verfechter der neuen Newtonschen Methode. Den Vorfahren der Intellektuellen, den Geistlichen in den mittelalterlichen Klöstern, gebot die klerikale Ordnung Bescheidenheit, Zurückgezogenheit und freundschaftliches Miteinander. Die Anonymität bewahrte vor personellen Streitigkeiten und verbot zugleich jeden Gedanken an einen Lorbeerkranz. Die fortschreitende Säkularisierung aller Lebensbereiche zog auch die Ausgliederung des Wissens aus dem exklusiven Besitz der Theologen nach sich. Ein wesentlicher Prozeß der fortschreitenden Differenzierung der Wissenschaften im 18. Jh. war die damit verbundene Entstehung der Autorschaft. Während Autorität und Glaubwürdigkeit – gerade in der Presse des 18. Jhs. – vor allem durch Anonymität eingefordert werden konnten, setzte seit der Mitte des Jahrhunderts ein Wandlungsprozeß ein. Durch nachträgliche Namensnennung wurde gesteigerte Autorität erreicht und der jeweilige Autor mit einer autoritätsstiftenden Funktion belegt. Diese Spezialisierung führte zum Auseinanderfallen von Experten- und Alltagskultur. Seit den 1750er Jahren unterschied man zwischen dem *homme des sciences* und dem *homme des lettres*. Die Enzyklopädisten waren die letzten Repräsentanten dieser Einheit des Wissens, das